

15-16 septembre 2018 - 24^{ème} Dimanche ordinaire

Au centre des lectures de ce dimanche, le Seigneur nous appelle à cultiver l'art de l'écoute.

Ce sont les mots du prophète Isaïe : « Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille ».

Et dans l'Evangile c'est le sens de la parole de Jésus aux disciples : « Au dire des gens, qui suis-je ? »

C'est vrai que dans cet Evangile, on se tourne tout de suite vers la réponse de Pierre : « Tu es le Christ », et on se laisse conduire à penser que si Pierre a la bonne réponse, les autres réponses seraient fausses.

Pourtant, les versets qui suivent montrent que la vérité de la foi, la vérité sur Jésus n'est pas simplement dans les mots.

En effet, ce qu'a dit Pierre est juste, Jésus est bien le Christ, le messie, mais le sens que donne Pierre à ce mot est bien loin de qui est Jésus.

Alors que Jésus lui annonce son arrestation, sa mort et sa résurrection, Pierre refuse cela, ce qui lui vaut d'entendre Jésus lui dire : « Passe derrière moi, Satan ! »

Tout cela est bien étonnant, est-ce que nous le saisissons bien ?

C'est Pierre qui répond le mieux, qui désigne Jésus comme le Christ, et c'est lui qui se fait reprendre ; les foules qui n'ont pas vraiment compris qui est Jésus, Jean-Baptiste, Elie, un prophète... ne se voient adresser aucun reproche !

A travers ceci, je comprends que la foi n'est pas une question de mots, une question de formules.

Crois, avant tout, c'est être en route, être en chemin.

C'est d'abord Jésus qui vit comme cela, passant d'un lieu à un autre ; « chemin faisant » dit encore l'Evangile d'aujourd'hui.

Les choses tournent mal lorsque l'on arrête la route, ou bien lorsque l'on met un obstacle à cette route.

C'est lorsque Pierre veut détourner Jésus, veut l'empêcher de suivre le chemin auquel il est appelé que Jésus dit à Pierre qu'il est un Satan.

Voici ce qu'est la foi du chrétien : un mouvement, un déplacement, une route.

Jésus est celui qui marche le premier, c'est aussi ce qu'il dit à Pierre : « Passe derrière-moi », autrement dit, « reste à ta place » ; vous le savez c'est cela être un disciple, c'est le sens de ce mot : marcher à la suite de quelqu'un, le suivre.

Pour Pierre cela n'était sans doute pas facile, patron-pêcheur, certainement plus âgé que Jésus, au caractère fort... il a dû apprendre à ne pas être le chef, et surtout apprendre que Jésus appelait à lui non pour faire des chefs, mais pour faire des disciples.

Ceci rejoint un des appels de la lettre du pape François du 20 août dernier, cette lettre adressée à tous les catholiques, une « lettre au peuple de Dieu ».

Bien sûr, la lettre parle de ces horreurs que sont les abus sexuels et les crimes pédophiles commis par des prêtres, et du silence coupable de certains évêques, mais le pape met aussi en accusation la soif de pouvoir, de statut, de reconnaissance, ce qu'il appelle le « cléricalisme ».

Dans cette lettre, le pape François désigne et dénonce « une manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Eglise – si commune dans nombre de communautés dans lesquelles se sont vérifiés des abus sexuels, des abus de pouvoir et de conscience – comme l'est le cléricalisme, cette attitude qui annule non seulement la personnalité des chrétiens, mais tend également à diminuer et à sous-évaluer la grâce baptismale que l'Esprit Saint a placée dans le cœur de notre peuple. Le cléricalisme, favorisé par les prêtres eux-mêmes ou par les laïcs, engendre une scission dans le corps ecclésial qui encourage et aide à perpétuer beaucoup des maux que nous dénonçons aujourd'hui. Dire non aux abus, c'est dire non, de façon catégorique, à toute forme de cléricalisme. »

La foi ce n'est pas, ce n'est pas d'abord, une manière de donner les bonnes réponses, mais c'est marcher à la suite de quelqu'un d'autre.

C'est vrai, les prêtres et les évêques, nous avons eu, nous avons encore beaucoup de pouvoir.

En France, ce pouvoir ne s'exerce que peu dans la société, mais au moins dans l'Eglise, au sein de nos communautés.

Vous, aussi, les fidèles, certains d'entre vous, pouvez ne pas nous aider en ce domaine.

Il y a parfois des paroles, des attitudes, qui font du prêtre une sorte de personnage sacré, hors de la nature humaine, doté de pouvoirs magiques.

Hier on pouvait embrasser les mains du prêtre, ou pouvait aussi embrasser l'anneau que les évêques portent à leur doigt.

Disant cela, je ne veux pas conduire à ne plus avoir de respect les uns vis-à-vis des autres.

Mais il faut avoir un juste respect, comme celui que l'on doit tous avoir pour chaque être humain, quel qu'il soit.

L'Evangile dit tout ce qu'il faut pour cela.

Il nous dit que les premiers à respecter, ce ne sont pas ceux qui portent des bagues en or, ont de beaux vêtements, ou sont dotés de titres honorifiques... les premiers à respecter et à servir, ce sont les pauvres.

Le Christ auquel nous croyons et que nous essayons de suivre est celui qui n'a pas de pierre pour reposer sa tête, celui qui nous dit :

« Celui qui veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive ».

L'humiliation de l'Eglise, de prêtres, d'évêques, est peut-être ce mal nécessaire qui conduit à devenir davantage des chrétiens.

Les choix du pape François sont sans équivoque, décidant d'habiter dans une chambre qui n'a rien d'un palais, et abandonnant les belles limousines du Vatican ; nonobstant tout ce qui lui est imposé par les règles de sécurité.

Lorsque l'on oublie de suivre le Christ, lorsque l'on veut être son propre maître, il faut être certain qu'on devient un esclave, de soi-même, de son prestige, de son avoir, de son pouvoir : « passe derrière-moi Satan » ... oui, le Seigneur vient nous remettre à notre place.

Vous savez, lorsque j'appelle ou ordonne un diacre, ce que je lui dis, me rappelle à ma propre situation : le service, humble, et le service du plus humble.

Oui, ce sont les pauvres qui viennent nous rappeler que nous risquons toujours de quitter qui nous sommes, d'oublier que nous sommes appelés à servir.

C'est vrai pour l'Eglise, c'est vrai pour la société.

Les pauvres, quels qu'ils soient, et parmi eux les migrants rappellent à nos pays que, quoi que nous en pensions, c'est nous qui sommes les maîtres du monde.

Nous, c'est-à-dire l'Europe, l'Amérique, l'Asie.

Par le pouvoir économique, par la force militaire, c'est nous qui décidons ce que le monde doit être, et c'est nous qui pouvons l'imposer.

Est-ce cela vivre l'Évangile ? Est-ce cela se dire parfois être un « pays chrétien » ?

Nous sommes à l'aube de grands changements ; voulons-nous les choisir, avec les autres, avec les autres peuples, ceux du sud en particulier, ou bien nous raidir, mais à force de raideur, vous savez bien que tout se brise.

Croire au Christ humilié, arrêté, bafoué, humble et pauvre, ou bien ce sont des mots qui ne veulent rien dire, ou bien ils disent notre chemin, ils disent ce que nous voulons choisir et ce que nous voulons être.

*Mgr Pascal Wintzer,
Archevêque de Poitiers
Naintré et Notre Dame de Pitié*